

## 73 : Retour en Jordanie

*Le courrier de Cassandre n°73 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 01.06.08 par les cafés-géo.*

Roissy 2B, début avril 2008. Dès le départ de l'avion, l'exotisme commence. Dans ce vol des *Royal Jordanian Airlines* - comment peut-il y avoir encore des rois ? - ni les hôtesses, deux hollandaises et une coréenne n'étonnent vraiment, mais tous ces « jeunes retraités » français aux alentours de soixante ans qui partent de Paris en couple et en groupe par Fram et Nouvelles frontières à Bangkok. Moitié moins cher que par Air France, y a pas de mystère, disent-ils, malgré un changement d'avion et sept heures d'attente dans l'aéroport d'Amman, avant d'en reprendre pour huit heures trente d'un nouveau vol. Ce n'est pas tant non plus qu'ils remplissent toutes les places, c'est qu'ils jacassent, comparant deux à deux leurs derniers voyages, qui au Mexique et à Los Angeles, qui aux Seychelles et à Saint Bart. Impossible d'évacuer leur bruit. Heureusement, il y a les moteurs et le sommeil.

Le pilote annonce 34° à Amman ! Pour qui vient de l'hiver, l'annonce seule fait transpirer. Les Alpes sous la neige et les nuages, le Mont Blanc qui émerge, la plaine du Pô libre de brumes, Corfou facile à reconnaître, la mer, la mer, la mer, l'arrivée sur la côte israélienne, l'horreur du mur et de ses incroyables circonvolutions ratissées, comme pour massacrer volontairement un peu plus tout espoir de formation d'un état palestinien viable... Les colonies juives bien propres alignées sur les sommets, chacune entourée de murs comme une enclave, alors que c'est la Cisjordanie qui est enclavée. Honte d'avoir à dire que ce mur se voit « mieux » que ne se voyait le mur de Berlin en 1984 lorsque j'ai atterri à Tempelhof. Peut-être parce qu'il est plus frais, peut-être parce qu'il est plus haut, peut-être parce qu'il fait plus honte d'être construit par des descendants de juifs qui, il y a soixante ans, sortaient à peine des murs de barbelés nazis. Il devient l'aspect majeur du paysage, parce que nous volons bas. Et le pilote (jordanien ?), d'un ton nasillard, de signaler (pince sans rire ?) que « *we are now flying over Jerusalem and the Holy land* ». *Holy*, quel humour ! Aéroport d'Amman : police polie, change voleur, visa instantané, bagages à l'heure, c'est bon d'être attendu par un collègue. Hyundai de location, la nuit tombe et il fait encore 30°, des milliers de lumières surgissent sur ce qui est devenu une ville de deux millions d'habitants, en forte croissance depuis l'arrivée de 500 000 Irakiens environ, tous des riches qui n'ont pas de temps à perdre dans une guerre perdue - par qui ? Ils viennent rejoindre les millions de Palestiniens chassés jadis de leurs terres et se retrouvent majoritaires dans une Jordanie censée être terre de Bédouins. Impossible de reconnaître la progression vers le centre sur l'autoroute, les six cercles qui permettaient jadis de s'y retrouver ont tous été pourvus de souterrains pour éviter (diminuer un peu, plutôt) les embouteillages. La ville scintille. Que de béton neuf, d'enseignes, d'hôtels dont un construit en forme de *ziggurat* (on devine d'où viennent les capitaux...), deux tours jumelles de 200 m de haut qui seront bientôt couvertes de verre. Ma colère me fait suggérer que l'on mette une rangée de verres verts bien reconnaissables à l'étage précis qui permettrait à l'irruption d'un avion de ligne ou d'un drone de produire un effondrement général. L'arrivée dans le quartier des ambassades, des villas de médecins, d'hôpitaux saoudiens et d'une maternité réservée aux riches émirs dont ne sort curieusement qu'une proportion incroyablement élevée de garçons (les meilleurs manipulateurs mondiaux de chromosomes y seraient employés à prix d'or, loin de tout contrôle eugénique). Aucun piéton dans les rues, des palmiers courts et trapus au lieu des longs plumeaux de Los Angeles font qu'on ne peut pas vraiment s'y croire, dans la cité des Anges, bien qu'une circulation dense d'automobiles cossues, quelques-unes défraîchies, y fasse penser. L'institut français du

Proche-orient, immeuble modeste, chambre modeste mais propre, bien entendu sans climatisation, douche sur le palier. Le Proche-Orient réapparaît tout entier dans cette annonce en gros caractères : « Prière de ne rien jeter dans les toilettes, même pas le papier hygiénique, ça bouche les canalisations. N'oubliez pas aussi de tirer la chasse ». Ce soir, un ponte des affaires étrangères offre un dîner de départ, tout le monde y est convié. Dîner de *mezze* uniquement, comme on ne sait en faire que dans ces pays amoureux de légumes, olives concassées et pimentées, mini-aubergines farcies, bouts de radis en *pickle* et *rucola* au coriandre frais, ail confit, *beurek*, *baba khanouj*, *hommos* naturellement et dix autres plats - même plus assez faim pour manger le *djedj chichetaouk*. Quelques verres d'arak pour trinquer... et, pour finir, des pâtisseries emmiellées qui seront délaissées, ainsi que la proposition d'un thé à la menthe fraîche, repoussée avec ce qu'il faut de dignité. La menthe fraîche à grignoter, oui. Mais le thé Lipton en sachet, c'est l'horreur moderne.

Retour dans la nuit avec une brise fraîche. Il fait toujours 30° mais c'est si bon... La douche à peine tiède, l'eau soyeuse. On en viendrait à aimer sa propre peau. Fatigue, lit. Il est 5h 30, déjà le plein jour. Par la fenêtre ouverte - grille anti-mouches cependant - les oiseaux s'égosillent vraiment. Toilette, verre de lait, yaourt, morceau de galette. 6 h 00 : à travers la fraîcheur de l'aube, en route pour un site archéologique à revoir, prospecté il y a trente ans. Des centaines de matins semblables réaffleurent. Le plaisir, le simple plaisir d'être en vie. Descente vers la mer Morte, on s'arrêtera avant. Au loin, dans une brume de chaleur montante, la vallée du Jourdain, la tâche verte de Jéricho, les collines arides de Judée. Virages, printemps tardif, soupçons d'herbe tendre mais peupliers sans feuilles, bourgeons rares partout. Les derniers ceps de vigne couchés au ras du sol soutenus par de petits plots de vingt centimètres de haut, pratique de la région, ont disparu. L'olivier planté prolifère : l'huile se vend bien. Le chêne kermès et le chêne vert (*balout*, tiens, voici que le mot me revient...) ont presque disparu. Les figuiers vont leur chemin, les grenadiers ont des pousses vert tendre ; l'astragale est en fleur, le coquelicot aussi, la rose trémière en boutons. Il n'y aura cette année ni récolte de blé ni de seigle, dit le gardien du site que je n'ai pas revu depuis 1978 et qui reprend, comme d'hier seulement, la conversation interrompue. On s'embrasse, avec la fougue de la sincérité et du respect. « Comme tu as vieilli, dit l'autre qui ne se voit pas. Mais tout le monde est vivant, pour l'instant. Et un thé, un, sans sachet, et la menthe du ruisseau : l'eau a bouilli. Et un café, un, un café arabe (on dit turc ou grec ailleurs) qu'apporte le fils de l'épicier un peu plus haut, qui nous a vus passer. Chacun se plaint de la sécheresse, et de la neige qui, au début du mois, a brûlé partout les bourgeons et grillé les pousses de céréales à peine sorties de terre. Une neige jamais vue depuis cinquante ans à pareille époque. Mais un voisin dit aussi que les figuiers font pousser leurs feuilles tout comme avant et que la végétation est juste à temps. Qui croire ?

Sans transition... : non, rien n'a changé disent le gardien et l'épicier. Je sais bien que si : des dizaines de maisons nouvelles, une école, du béton, des couleurs criardes (jaune citron, ocre rouge, vert luminescent du minaret), des routes élargies et goudronnées à la place des chemins de poussière. Poteaux électriques en métal, éclairage nocturne du village tout là-haut sur la colline. Grilles de fer autour du monument, un étonnant pavillon d'agrément hellénistique, alors qu'il s'agissait avant d'un accord tacite : nous ne viendrons pas sur le site tant que vous ne viendrez pas chez nous. Deux tags maladroits sur une paroi qui a coûté cher à remonter à partir d'un tas de ruines, une patte de panthère en ronde bosse cassée à la masse et volée, des signatures gravées, indélébiles. Jadis, c'était du genre « Toto aime Nana ». Maintenant, style SMS : « toto nknana ». Amertume des deux Jordaniens : les Américains sont partout, ils font la loi chez nous, ils nous méprisent, ils disent que nous sommes comme nos voisins de chaque côté (entendons Gaza et l'Irak), de dangereux demeurés. Ils perturbent notre jeunesse. Comme

pour leur donner raison, un car scolaire puant déverse devant nous une classe de filles (CM 2 ?) avec leur institutrice : jeans, casquettes à longue visière rouge sur les couettes, tee shirts inscrits en arabe malhabile, chinois et coréen, mais aussi trois fillettes en fichu serré, robe longue et l'air revêche pendant que les autres pépient et crachent leur *chewing gum* pour boire du *coca cola*. Encore minces cependant. En remontant à pied le long de la route jusqu'aux ruines de grottes aménagées pendant l'Antiquité, nous croisons des groupes de jeunes garçons plus âgés, hurlant *hello*, goguenards, suffisants, provocateurs même. Comme les architectes français répondent en arabe *sabah al gheir*, ou *marhaba*, ils questionnent aussitôt : *françaoi* ? Ils se détendent : *falança quoies* ! C'est encore bon, la France ! Ça alors ! Cocorico ? Non, ce qui subsiste encore d'un préjugé favorable...

## **Cassandre**